

Toutes les religions sont fondées sur des mythes, c'est-à-dire sur des croyances irrationnelles et puérides que l'homme superstitieux, d'une crédulité à toute épreuve, absorbe avec délices, prêt à se livrer, *perinde ac cadaver*, aux prêtres de tous cultes.

La religion, c'est cela : des sociétés, des clans, des castes de cerveaux intoxiqués, préparés par des millénaires de peurs, lesquelles poussent les croyants à se réfugier dans des temples divers, agglutinés à ceux partageant les mêmes superstitions et se livrant au même culte.

Le mythe chrétien ne se base pas uniquement sur l'homme pendu, même s'il est au centre de toutes les inventions cherchant à l'instituer messie, puis dieu. Les fondateurs, dès la fin du premier siècle, ont consolidé son aura en accommodant ce personnage aux attentes de ses premiers sectateurs issus de religions païennes. Il en est résulté ce mythe dont nous vous proposons ci-après le résumé. Ceux des lecteurs qui gardent en mémoire leur acquis de catéchisme en pourront vérifier la conformité.

### 1- JÉSUS, L'ILLUMINÉ QUE L'ON FIT DIEU

Parce qu'un rabbin illuminé a cru, en se suicidant, éradiquer le péché du monde, ses disciples l'ont magnifié, idéalisé, en l'intronisant messie, c'est-à-dire roi des juifs, puis dieu. Lui attribuant toutes les vertus et colportant son histoire mythique dans tout le bassin méditerranéen, cette secte préchrétienne réussit à émouvoir les peuples jusque-là adonnés à des dieux païens, et à fonder un nouveau pouvoir : le christianisme ou, pour être plus précis, le messianisme<sup>1</sup>.

Et parce que les nouveaux adeptes de cette secte se révélaient aussi fortement convaincus que pugnaces, les empereurs du temps en firent un instrument efficace de leur propre pouvoir, éliminant les autres dieux du paganisme jugés impuissants à fédérer leurs peuples autant que cette nouvelle force de conviction.

Certes, le libertinage des dieux païens était distrayant en tant que miroir des dévergondages des humains, mais ce nouveau dieu dont on exaltait à la fois les vertus et les souffrances, représentait bien mieux le besoin de spiritualité inné du peuple lequel ingurgita son histoire avec appétit et, comme encore aujourd'hui, en toute absence d'esprit critique.

Mais comment par ailleurs ne pas croire en ce malheureux prédicateur juif par lequel le petit peuple venait d'apprendre qu'il était sous l'emprise du péché (ce qui dut lui faire l'effet d'une bombe !), ce Jésus qui ne désirait rien d'autre que leur salut au point de se faire pendre sur une potence et de souffrir pour eux ?

Son histoire, perfectionnée par les théologiens, s'amplifia, se perfectionna, se dota au surplus de la menace latente du péché originel et de l'enfer afin de tenir l'homme en tutelle sous la crainte du Malin. Bien sûr, en contrepoint on lui fit miroiter le salut et le séjour bienheureux au Paradis : la bonne nouvelle des cieux ouverts pour les cœurs purs.

Mais posons-nous la bonne question : était-ce l'intention de Jésus (dont on ne demanda pas l'avis et qui d'ailleurs n'avait réservé ces merveilles qu'à son seul peuple juif) de créer une secte internationale ? Les paroles qu'on lui attribue en réponse à Simon-Pierre sont un faux, un ajout tardif pour attribuer à Pierre la primauté de la première synagogue messianique : l'église<sup>2</sup>.

Et d'ores et déjà, dès la fin du premier siècle, les premiers théologiens vont tordre son histoire pour justifier de leurs pieuses additions : la naissance surnaturelle, la résurrection et sa qualification en dieu surnuméraire.

### 2 - LE MYTHE CHRÉTIEN

Un seigneur-dieu ayant un grand jardin en friche, se fabrique un intendant jardinier immortel en le pétrissant

---

<sup>1</sup> Les Chrétiens, dans leur majorité, ignorent que le mot *christ* est la traduction en grec du mot hébreu *mashiah* qui qualifie « celui qui a reçu l'onction » et que nous traduisons par *messie*. *Christianisme* signifie donc « religion messianique ». Il faut savoir que le roi-messie par excellence est David. Aussi les évangiles insistent-ils sur cette prétendue descendance de Joseph, père putatif de Jésus. Or, de par la naissance surnaturelle, Joseph n'est que le père adoptif ! Les évangélistes tournent cette difficulté en faisant naître Jésus à Bethléem, lieu de naissance de David. À noter encore que Jésus n'a pas reçu l'onction qui aurait pu l'accréditer messie aux yeux des Juifs.

<sup>2</sup> Ignorez-vous que le mot *église* est la traduction latine (*ecclesia* = assemblée) de *synagogue* ?

dans la glaise et en lui insufflant la vie par les narines. Mais tout aussitôt il lui interdit le fruit du savoir, car le savoir d'un inférieur est dangereux pour le maître. Or l'intendant, dans sa candeur naïve, désobéit, et son seigneur non seulement le jette à la rue, mais lui supprime l'immortalité concédée. Car c'est là la loi de tout seigneur : la désobéissance à ses décrets est un péché qui entraîne le renvoi, le travail précaire et, au bout, la mort.

Quatre ou cinq mille ans - ou environ - après cet événement, ce même seigneur-dieu jette un regard sur terre et se rend compte, avec stupeur, que par suite de son décret d'exclusion de l'éden, la mort s'est étendue de proche en proche comme un sida à toute la population de la terre.

*« Je n'ai peut-être pas été correct avec ma créature, se dit le seigneur dieu, comment puis-je arranger ça ? »*

Or, en ce temps-là, tout « s'arrangeait » en effet par des holocaustes ou autres sacrifices, et notre seigneur-dieu avait remarqué que les Hébreux, le jour du grand pardon, chargeaient un bouc de tous les péchés de leur peuple et l'envoyaient crever dans le désert, ce qui blanchissait toutes les tribus d'un seul et même coup. Bien que s'estimant principal responsable de ce mal (le péché et la mort) répandu sur la terre, il ne pouvait déceimment pas se sacrifier lui-même ! Aussi eut-il une idée.

Il repéra une jeune vierge qui lui plaisait beaucoup bien qu'elle fût fiancée à un autre homme, et il envoya son esprit saint (à moins que ce ne fût lui-même) sous forme d'un de ses spermatozoïdes (du moins le présumons-nous) pénétrer dans le ventre de la fiancée.

On peut juger contraire à la morale de procéder aussi cavalièrement, au nez et à la barbe du fiancé, mais les seigneurs de ce temps-là s'arrogeaient un droit de cuissage sur les jeunes promises, aussi la vierge n'y vit-elle point de malice, car il faut obéir à son seigneur et encore plus s'il est dieu et se fait annoncer par un ange !

Elle accoucha d'un fils<sup>3</sup> - car il était indispensable que ce fils du seigneur-dieu fût un humain donc passible - afin qu'il se chargeât sur lui de tous les péchés commis depuis l'origine, et qu'il se livrât alors volontairement à cet holocauste rédempteur.

Hélas ! Rien ne se passa comme prévu. Le fils du seigneur-dieu fut bien en effet mis à mort, mais ne fut pas brûlé sur un bûcher, seulement pendu. Était-il de ce fait mort pour rien ? On peut le croire puisqu'il fallût par la suite inventer le baptême pour se délivrer de cet embarrassant péché premier qui s'accrochait toujours à l'homme ! L'effacement de ce péché aurait dû éradiquer la Mort qui en avait été la conséquence, or les hommes continuaient à mourir sur terre ! Certes, en lieu et place on leur promettait, dans l'au-delà, une vie éternelle bien meilleure pour les y accueillir. Il n'en restait pas moins que leur Jésus était mort pour rien, victime de son illusion. Le seigneur-dieu avait raté sa rédemption.

Tout cependant n'était pas perdu, car nos bons théologiens, fouillant l'Apocalypse, y découvrirent que le fils de Dieu reviendrait dans mille ans, combattrait le Malin et l'enverrait dans l'abîme pour toujours, et ce serait alors le Paradis sur la Terre.

Vous me direz que plus de deux mille ans se sont déjà écoulés et que rien ne s'est encore produit ! Mais c'est que, pour le fils de Dieu, mille ou dix mille ans, ce n'est rien moins qu'une pichenette dans l'éternité. Et l'homme, fort de cette promesse de gascon, ne s'en morfond pas moins en attendant le Jugement dernier !

Ces mêmes astucieux et inventifs théologiens s'aperçurent bientôt que l'histoire dramatique du fils de Dieu était combien plus passionnante que celle de son père qu'il supplantait complètement dans la pensée des Chrétiens. Cela risquait de vexer le seigneur-dieu de l'origine. Aussi, pour éviter des complications diplomatiques, ils agrégèrent son fils dans un symbole puis, pour ne pas faire de jaloux, intégrèrent l'esprit saint (le sperme divin devenu fils) en un complexe trinitaire déiste qu'il fut interdit ni d'expliquer ni de critiquer. Il faut dire qu'ils ne parvenaient pas eux-mêmes à expliquer comment une religion monothéiste avait trois dieux !

Ils bidouillèrent donc un nouveau culte (où le fils de dieu tiendrait la première place) par des emprunts à des religions païennes voisines et firent adorer ce nouveau dieu mort pendu. Les fidèles l'adorèrent d'autant mieux que nos théologiens répandaient sur eux la peur du Démon et de la Mort, en assurant que ce culte était le seul qui les protégeât du Malin en attendant que ce dernier tombât dans l'abîme comme promis... à la saint Glinglin !

Remarquant à quel point cette religion rendait le peuple hargneux, teigneux et prompt à se soulever comme un seul homme pour la défense de leur nouveau dieu, les empereurs s'y intéressèrent de très près et lui donnèrent la préséance dans leurs empires, n'hésitant pas à supprimer les autres dieux concurrents, pas assez combatifs. C'est ainsi

---

<sup>3</sup> Imaginez qu'il se fût agi d'une fille ! Il n'y eût pas eu de monde chrétien. Une chance sur deux !

qu'un fils de dieu pendu devint, sous sa bannière, le chef virtuel d'une immense armée de croyants pour la conquête du monde. La bonté qu'il avait exercée durant toute sa vie s'exerça de nouveau tant par les bûchers que par les guerres contre ceux qui osaient ne pas croire en lui et n'étaient de ce fait rien d'autre que des bêtes. Car le seigneur-dieu-père avait hautement clamé que l'homme régnait sur les animaux ce qui lui donnait droit de vie et de mort sur eux, incroyants y compris.

Bien évidemment - car je ne veux pas choquer les adorateurs du messie - je ne parle pas là du vrai fils de Dieu qui avait été pendu, mais de son usurpateur, celui qu'avaient imaginé les théologiens pour se constituer un fructueux empire.

Toutefois, pour ne pas passer, aux yeux des Chrétiens convaincus, pour un vil contempteur de leur religion - et bien qu'ils puissent, en relisant leurs livres saints, vérifier que je n'ai rien dit qui ne soit avéré dans ces livres - je veux bien encore les éclairer. Libre à eux de ne point m'écouter car je conçois que la fable qu'on leur a enseignée et qui imprègne leur esprit, soit plus subtile et agréable à ce qu'il est convenu d'appeler leur spiritualité. Je suis même parfaitement conscient qu'un conte - Blanche-neige, par exemple - soit plus agréable à lire que la Bible.

À ce propos, et bien qu'on n'enseignât plus les humanités, il serait bon que vous - les croyants - méditiez cette phrase latine qui figurait dans les pages roses du Petit Larousse (à condition que vous les ayez feuilletées) : *Amicus Plato, sed magis amica veritas* : Platon m'est cher, mais la vérité me l'est encore davantage ! Ce n'est pas parce qu'un endoctrinement non soumis à votre raison vous est imposé que vous devez le considérer comme étant la vérité intangible, irréfutable, irréfugable, et il n'y a pas péché mortel à le récuser. Aussi vais-je vous y aider en décryptant ce mythe vicié par les théologiens.

### 3- DÉCRYPTAGE DU MYTHE CHRÉTIEN

Le péché originel - Rassurez-vous, le premier *homo erectus*, ne savait pas qu'il péchait. Était-il potentiellement juif ? Mangeait-il son bison cacher ? Soyons sérieux, ce conte de la Genèse, accaparé par Augustin, est avant tout un apologue professant qu'il faut toujours obéir à son seigneur et maître. Mais il a une fonction plus formelle qui est d'enseigner pourquoi l'homme est mortel, grave question que se posait déjà *l'homo erectus*, voire même *sapiens*, bien avant la notion abstraite de péché.

Le péché originel est une notion factice qui n'a ici, dans la Genèse, aucune base morale. Dans cet apologue, il définit seulement les rapports de l'inférieur à son maître, du serf à son seigneur. Ce dernier, suggère en substance le texte, a droit de vie ou de mort sur son sujet.

De plus ce seigneur-dieu est pervers : il se réserve seul le droit au savoir. Or sa créature, privée de savoir donc de base de jugement, ignore le sens du mot désobéir. En toute candeur, il désobéit et encourt la peine la plus lourde. Il a au moins acquis ici une bribe de savoir : par l'expérience.

On donne ce seigneur-dieu comme omniscient, sage et infailible. Il n'est rien de tout cela : non seulement il n'a pas prévu que l'homme acquerrait seul le savoir qu'il s'est bien gardé de lui enseigner, mais il le punit d'une faute dont lui, le seigneur, est l'instigateur.

Belle image d'un dieu biblique fait à l'image de l'homme, et non l'inverse, avec tous ses défauts !

Le secret de la naissance surnaturelle : Ce conte de la naissance surnaturelle est un replâtrage de deux des évangiles, une addition sans doute postérieure à la destruction de Jérusalem par Titus en l'an 70 de notre ère. Encore ce replâtrage est-il disparate, ajouté aux évangiles de Matthieu et de Luc. Il n'apparaît pas dans celui de Marc qui semble être la version d'origine. Par contre, dans l'évangile de Jean, la raison de cet ajout tardif se fait jour.

C'est en effet le besoin de résister, de s'opposer à l'enseignement d'écoles philosophiques concurrentes qui a motivé cette création de dernière heure. La thèse chérie par le christianisme naissant est celle de la souffrance de son christ sur la croix, ce qui suppose un être de chair, donc passible. Or les écoles gnostiques<sup>4</sup> concurrentes prônaient, quant à elles, un christ éthéré, une émanation désincarnée ce qui supprimait l'argument de la souffrance rédemptrice.

Les théologiens (Paul en l'occurrence), dès la moitié du premier siècle, se virent donc dans l'obligation de

---

<sup>4</sup> La gnose, qui enseigne la connaissance absolue du monde divin, réfutait le dieu juif, Yahvé, le démiurge créateur du monde de la matière : le monde mauvais. Le Christ ne pouvait donc être son fils. Pour les gnostiques, Jésus n'était qu'une émanation (un éon) ayant pris provisoirement une enveloppe charnelle pour sauver les terriens englués dans la matière et au pouvoir des archontes. Paul et Jean, puis Matthieu et Luc, se laissèrent entraîner à ce compromis qui sauvegardait l'idée d'un Christ éthéré, mais incarné et donc souffrant. D'où l'ambiguïté du dieu que Jésus appelle son père : est-ce toujours le démiurge ou celui (le vrai dieu) des gnostiques ?

prouver la nature humaine, donc passible, de Jésus tout en adoptant l'idée gnostique de son essence surnaturelle et donc fantomatique. C'est ainsi qu'on trouve dans l'épître aux Galates (4,4) cette phrase : *Dieu envoya son fils, né d'une femme*, notation qui indique qu'autour des années 50 et sous la pression des gnostiques, le petit Jésus charnel était désormais issu d'un fantôme de dieu. De là cette invraisemblable et féérique invention d'un esprit saint (d'un pigeon, disait d'Holbach) venant engrosser une vierge.

Le malheur est que, sur l'idée d'incarnation d'un fantôme, tel que l'expose laconiquement l'évangile johannique, Luc et Matthieu ont oublié de se concerter en écrivant, chacun de son cru, une justification différente. L'Église, sans complexe, n'en a pas moins mixé les deux versions pour en faire sa vérité.

La Rédemption via l'holocauste. - Si l'intention de Jésus, telle qu'elle est exprimée dans les évangiles, est de mourir puis de ressusciter le troisième jour, les évangélistes n'en donnent aucunement la raison si ce n'est de se référer aux trois jours que passa Jonas dans le ventre du poisson. On présume cependant que ce quasi-suicide est intentionnel car ses disciples ne songeront jamais à le cacher ni à le dissuader, et il encourage même Judas à faire vite ce qu'il a à faire. C'est un acte prémédité, dont il a convaincu ses disciples, et Jésus n'est autre qu'un illuminé qui pense faire œuvre pie en s'immolant. Mais pourquoi ?

Les évangiles n'en donnant pas explicitement la raison, il nous faut chercher celle-ci dans les épîtres. Ainsi la trouve-t-on dans celle aux Hébreux (9,15) : *Il est un médiateur de la nouvelle alliance afin que, sa mort ayant eu lieu pour racheter les transgressions de la première alliance, ceux qui sont appelés reçoivent l'héritage éternel promis*. Ou dans l'épître aux Romains (5,12) : *De même que, par un seul homme le péché soit entré dans le monde et, par le péché, la mort, et qu'ainsi la mort a régné même sur ceux qui n'avaient pas péché d'une transgression semblable à celle d'Adam, , figure de celui qui devait venir*. (Plus loin Jésus sera même qualifié de *nouvel Adam*.)

Enfin, dans Galates (4,4) la mission est confirmée : *Quand vint la plénitude du temps, Dieu envoya son fils, né d'une femme, né sujet de la loi, afin de racheter les sujets de la loi* (c'est-à-dire les juifs).

Ainsi la mission que Jésus prétend lui avoir été assignée par son Père-Dieu devient ainsi plus claire : il vient sur terre pour s'immoler afin d'effacer la faute présumée d'Adam et, si nous comprenons bien, éradiquer ce sida qu'est la mort. Mais lui-même, dans l'attente de cette mort volontaire, il n'en sue pas moins l'angoisse et implore le dieu qu'il dit être son père. Mais il est vrai que tous les juifs se disent fils de dieu.

S'il pense subir le supplice juif de l'holocauste, c'est-à-dire du bûcher, il est déçu, car le Temple préfère le remettre aux mains des Romains, ce qui signifie qu'il sera pendu, supplice infamant aux yeux des juifs.

La question dès lors se pose : le péché de l'origine est-il malgré tout éradiqué ? Non ! son père n'a donné nul signe d'avoir révisé le procès d'Adam. Les faits le confirment : la mort subsiste. Ce sacrifice est un ratage complet.

Plus de trois siècles après, Augustin tentera de réparer le mal en inventant un nouveau baptême, mais c'est un cautère sur une jambe de bois : le péché originel se transmet toujours, sauf que le baptisé qui, à huit jours, n'a pas voix au chapitre, se trouve engagé de force dans l'armée du Christ. C'est un viol de conscience manifeste.

La Résurrection présumée et l'envol vers le ciel - C'est un bien joli conte que n'auraient point désavoué les conteurs du moyen âge. Mais pour l'homme doué de raison, il n'y a pas d'alternative : même s'il a survécu un moment, il est mort et bien mort, sinon ses disciples l'auraient vite mené au Temple en criant au miracle. On nous dira qu'il a accompli ce miracle de ressusciter après les trois jours, comme il l'a annoncé, mais qui l'a vu ? Les disciples ne sont pas des témoins crédibles.

Et quel intérêt avait Jésus de se manifester devant des témoins anonymes ? Cela ne servait pas sa publicité ! Les disciples se sont débarrassés du problème en le disant monté au ciel, échappatoire facile pour des gens embarrassés. Toutefois il n'est pas monté là-haut (mais où ?) avec son corps charnel conçu dans un ventre féminin, dans ce cas où sont ses ossements ? Alors que son linceul est déjà un objet litigieux, que dire de ses restes !

L'homme que l'on fit dieu - Un aède du temps, dès après la pendaison, dut s'emparer très vite de ce fait divers pour le conter en guise de gagne-pain. D'autres, l'ayant écouté, couchèrent cette narration sur papyrus ou sur parchemin, la signant de noms empruntés. Trois d'entre eux, l'ayant mémorisée, leurs textes sont presque identiques ce qui les fit appeler synoptiques. Le quatrième n'en reçut sans doute que des bribes car il fut contraint d'inventer des faits nouveaux, tel l'épisode des noces de Cana, et de remplacer la Cène par un lavement des pieds assorti d'un discours verbeux<sup>5</sup>. Ce qui intéresse cet auteur, c'est de placer Jésus en relation étroite avec son père-dieu. C'est un discours de théologien et non pas d'un historien.

---

<sup>5</sup> Ce qui tendrait à démontrer que cet évangéliste n'est pas Jean ! Ou tout au moins que l'auteur de cet évangile n'était pas présent à la Cène.

En cela Jean (ou celui qui écrit sous son nom) reprend le mythe qu'exprime Paul, dans son épître aux Philippiens (2,5s): *Jésus-Christ, existant en forme de Dieu (...) s'est dépouillé lui-même pour prendre la forme d'un homme obéissant jusqu'à la mort sur la croix (...) Jésus est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père.* Ce texte ayant été écrit vers l'an 53, cela signifie qu'à cette époque Jésus était donc déjà, par suite de l'interprétation mystique de Paul, élevé au rang de dieu, doublet de dieu le père. C'est là une rapide promotion pour *un homme*, fut-il *remarquable* comme le notait Ernest Renan, d'être, 20 ans après avoir été promu messie, élevé à la divinité !

Le retour du Christ dans 1000 ans - Pourquoi le mal et la mort que Jésus devait éradiquer sont-ils encore là ? Ne vous tourmentez pas : l'Église a la réponse. C'est que le Diable occupe la place ! Et même le baptême est impuissant contre lui. Et pour cause ! Dieu et le Diable sont une seule et même personne. Les théologiens veulent dédouaner dieu d'avoir créé le Mal : mais le Diable n'est-il pas l'une de ses créatures ? Certes, elle lui a échappé, mais cela n'exclut pas sa responsabilité. On dit ce dieu tout-puissant, mais cela est faux car il n'a pas éliminé Satan.

Heureusement, son fils putatif, le Christ, a promis de revenir dans mille ans pour jeter le Diable dans le gouffre. Cela fait déjà deux mille ans écoulés depuis cette bonne parole et rien ne s'est passé. Cela fait partie de ces promesses démagogiques qui ne trompent que les gens aveuglés par leur foi.

Même s'il est plaisant, pour un esprit rationnel de démythifier ce fait-divers du supplicé volontaire, ces éléments de preuves ne convaincront jamais un croyant qui veut croire parce que cette croyance est la source de sa spiritualité. Ce démontage du mythe n'est pas pour lui.

#### Religion :

A priori, système de croyance et d'explication « créationniste » du monde et de l'univers. Mais, au-delà, structure d'unification culturelle d'une population donnée. On pourrait, en effet, se poser des questions naïves : pourquoi Dieu, si Dieu il y a ou fut, a-t-il toléré un tel antagonisme dans la façon de lui rendre grâce et les conséquences aussi monstrueuses, de cet antagonisme ?

Autrement dit, comment Dieu a-t-il pu s'accepter lui-même comme centre d'un culte dont la diversité conflictuelle est devenue un instrument de destruction massive de l'humanité invitée à le lui rendre ?

Pourquoi n'a-t-on jamais assisté à la fusion ou l'osmose de deux ou de plusieurs religions se réclamant à la fois du même Dieu et de la même Genèse ? Pourquoi, apparemment, dans ce domaine, ne recherche-t-on ni synergie ni économie d'échelle ?

Pourquoi, au contraire, plus les religions s'abreuvent à la même source, et plus elles se scindent et se parcellisent, au point d'apparaître parfois moins unificatrices que ne l'était, en son temps, le paganisme gréco-romain ?

Comment des prétentions à la vérité peuvent-elles à ce point s'exclure, quand elles sont fondamentalement prétentions à la même vérité ?

Pourquoi les religions, au lieu d'être proportionnellement réparties (ce qui serait normal), expriment-elles les croyances, de façon souvent monolithique, de blocs entiers de populations ?

Et, surtout, pourquoi les avancées de la science qui ruinent, un par un, la plupart des dogmes religieux, n'ont-elles aucune incidence sur le rayonnement de ces mêmes religions ?

La réponse appelle, sans doute, une redéfinition du concept même de religion. « Système de croyance », avons-nous dit, mais, au-delà, et surtout, système identitaire d'appartenance. La religion fonctionne, en somme, comme « substitut à » et expression synthétique d'une ethnie, d'une nationalité et d'une culture.

La croyance plurielle voudrait, en effet, que sa répartition soit également plurielle : or les religions épousent, pour l'essentiel, les frontières de territoires et de populations, jusqu'à prendre des formes de religion-nation (Angleterre, Tibet, Japon, Inde), de religion-peuple (les chiites), de religion-communauté (les sunnites) ou de religion-civilisation (le christianisme, l'orthodoxie ou le bouddhisme).

En définitive, la religion définit beaucoup moins ce que je crois que ce que je suis. Appartenance avant d'être croyance. C'est pourquoi sa façon de rendre grâce la caractérise plus parfaitement que la grâce qu'elle rend. La liturgie, le rituel, facteurs de différenciation, l'emportent sur le contenu de la foi, qui serait, sans cela, facteur d'unification. Toute religion fait passer son existence - et la différence qui fonde et que fonde cette existence particulière - avant son essence. Sinon, en quoi importerait-il qu'un semblable message soit déversé du haut d'un clocher ou d'un minaret ?

Une religion, en définitive, ce n'est pas, d'abord, ce qui définit mon rapport à Dieu (la preuve en est que : beaucoup s'en réclament qui n'ont aucun rapport à, Dieu), c'est, avant tout, ma deuxième patrie et ma première civilisation.

A quoi on ajoutera ce constat : 98% des adeptes d'une religion le sont par naissance et en fonction d'une

filiation. D'où il ressort que la religion est aussi un phénomène génétique.

Jean-François Kahn – Dictionnaire incorrect  
PLON 2005